

Discours révolutionnaire et discours romanesque: Louis Riel et les révoltes des Métis*

par

Robert Viau

Université du Nouveau-Brunswick

La figure énigmatique et héroïque de Louis Riel et les révoltes tragiques de la nation métisse en 1869-1870 et en 1885 ont exercé, et continuent à exercer, une véritable fascination sur les romanciers francophones, qu'ils soient des Prairies, du Québec ou de France. Parfois Riel est le personnage central du roman, parfois la révolte des Métis n'est qu'évoquée, mais il est évident que cet homme et ces révoltes ont impressionné et inspiré les littéraires. Parmi les romans qui traitent de ces sujets, nous avons retenu les titres suivants: *Nipsya* (1924) de Georges Bugnet, *D'un océan à l'autre* (1924) de Robert de Roquebrune et *La bourrasque* (1925) de Maurice Constantin-Weyer.

Avant d'aborder ces oeuvres, rappelons très brièvement les faits historiques. Refoulée hors du Manitoba, écrasée à Batoche, incapable de résister à la marée envahissante de nouveaux immigrants qui s'accaparent les meilleures terres, qui "[prennent] presque tout le pouvoir, [et qui acquièrent] presque tout l'argent" (Savard, 1970, p. 13), la nation métisse, après 1885, se désagrège. Déjà en 1869, à Ottawa, les autorités politiques avaient décidé de sacrifier cette nation aux intérêts de l'Empire.

Sir John A. MacDonald, le père de la nation blanche canadienne, avait écrit:

Ces «half-breeds» impulsifs [...] doivent être contenus par une main de fer jusqu'à ce qu'ils soient noyés sous l'influx des colons. Si ces misérables Métis ne se dispersent pas, il faudra les écraser (Morisset, 1989, p. 47-48).

*Cet article est une version remaniée d'une communication présentée au XXXI^e Congrès de l'APFUC.

De même, ceux qu'on appelait le *Canadian Party* au Manitoba prétendaient "que les Métis seraient bientôt chassés du pays ou gardés comme charretiers pour conduire les voitures qui devaient amener les nouveaux immigrants" (Groulx, 1944, p. 8). D'après Antoine Lussier, dès le début du XX^e siècle, à l'intérieur même du groupe francophone, les rapports entre les Métis et les francophones de l'Ouest n'étaient plus aussi cordiaux. La division entre les deux groupes «frères» s'expliquerait non par la langue ou par la religion, mais par le racisme (Lussier, 1982, p. 73-86). Toutes ces haines, toutes ces suspicions à peine camouflées transparaissent dans les romans à l'étude.

Le premier problème qui se pose dans l'analyse de *Nipsya*, *D'un océan à l'autre* et de *La bourrasque* est celui de différencier les divers niveaux de discours historiques¹. Comme l'indique Claude Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage*, l'orientation de l'historien et du romancier historique vise les deux extrémités de l'échelle de l'intelligibilité des faits. Dans les modes de ce que Lévi-Strauss appelle les "histoires de plus en plus fortes", l'information se schématise, puis s'efface, puis s'abolit; ce type de discours historique explique plus et apprend moins, donne moins d'information. Inversement, les "histoires de plus en plus faibles" informent plus, et expliquent moins. Selon le niveau où se place l'historien, il perd en information ce qu'il gagne en compréhension et vice versa.

Le discours historique "faible", telle l'histoire biographique et anecdotique, s'approche le plus des conditions d'écriture du roman, en ce sens qu'il est le "plus riche du point de vue de l'information, puisqu'[il] détaille, pour chacun d'eux, les nuances du caractère, les détours de leurs motifs, les phases de leurs délibérations" (Lévi-Strauss, 1962, p. 346). En fait, Lévi-Strauss reprend les distinctions de Gabriel Bonnot de Mably qui écrivait en 1783:

Les lecteurs [...] veulent connaître les motifs, les pensées, les intérêts des personnages qui agissent; on exige que l'historien, qui doit les avoir étudiés, éclaire et guide notre jugement, et on lui sait gré de prendre un tour qui frappe vivement notre imagination et rend la vérité plus agréable à notre raison (Mably, 1982, p. 5).

Le romancier historique à son tour sort de l'histoire "par en bas", par ce discours historique "faible" et "par le plaisir nous fait illusion", comme l'affirme Mably. La recherche et la diffusion de l'information entraînent le romancier historique de la considéra-

tion des groupes à celle des individus, puis à leur tempérament, à leurs motivations.

Ces considérations préliminaires nous installent immédiatement dans la problématique «Riel» au point de vue de l'intelligibilité et du vrai. Dans l'intérêt de l'intelligibilité, l'historien maintient une plus grande distance par rapport à l'information, s'aventurant rarement "en bas", dans le domaine "infra-historique" des motivations individuelles où se plaît le romancier. Celui-ci, de son côté, parcourt plus librement l'échelle des informations, de l'analyse psychologique, au risque de perdre de l'intelligibilité. Comme l'explique à nouveau Lévi-Strauss, l'histoire faible "ne contient pas en elle-même sa propre intelligibilité, laquelle lui vient seulement quand on la transporte en bloc au sein d'une histoire plus forte qu'elle" (Lévi-Strauss, 1962, p. 346), d'une classe de rang plus élevé. Un des problèmes essentiels des romans «Riel» serait donc un problème de technique: comment combiner l'arrière-plan historique, avec sa part d'explications et de vue panoramiques, au premier plan romanesque?

De façon assez paradoxale, le problème est escamoté dans les trois romans à l'étude. Il y a un parti pris de renoncement aux explications et aux vues panoramiques pour diverses raisons, dont la plus importante est celle de la propagande. Ainsi, les romans cités plus haut présentent deux formes extrêmes: histoire romancée, fiction historique. Dans le premier cas, le romancier, se montrant momentanément historien, peut renseigner

son lecteur sur les faits de la guerre, la chronologie des événements, présentant une immense quantité d'information historique, reproduisant même des documents et ajoutant des précisions par des notes en bas de page, jusqu'à discourir longuement sur la philosophie de la guerre et les théories de l'histoire (Baguley, 1983, p. 79).

Mais le romancier peut aussi par l'intermédiaire d'un personnage-témoin véhiculer les idées qu'il veut proposer ou imposer. Dans le second cas cette fonction sera alors purement fictive, rapprochera le lecteur de l'expérience individualisée et médiatisée du personnage-témoin et l'éloignera le plus (à la limite dans un degré zéro d'intelligibilité) de l'optique synthétique de l'historien. Ce qui importe n'est plus l'intelligibilité des faits historiques, mais leur transformation en éléments de propagande. Dans les romans à l'étude, il s'agit donc de dévoiler le parti pris du romancier pour ou contre la révolte métisse. Dans ce cas, le véritable problème à

poser est le suivant: quel est le sens historico-didactique explicite ou implicite de ces oeuvres qui, basées sur des événements sanglants, justifient ou infirment le discours révolutionnaire de Riel et, dans une certaine mesure, tout discours révolutionnaire?

Il faudrait commencer par définir la position des auteurs, sinon nous serions confrontés au même problème que souligne Sartre lorsqu'il discute de l'écrivain réaliste: "Nous a-t-on assez dit qu'il «se penchait» sur les milieux qu'il voulait décrire. Il se penchait! Où était-il donc? En l'air?" (Jarrety, 1982, p. 76) Le romancier historique n'est pas "en l'air", et ce qu'il veut trouver dans l'histoire, c'est d'abord lui-même, "être historique à part entière qui justifie le passé à ses propres yeux beaucoup plus que le passé ne le justifie aux yeux des autres" (Jarrety, 1982, p. 76). Notons que Bugnet, Roquebrune et Constantin-Weyer viennent d'horizons divers, mais qu'ils ont tous des liens avec le Canada. Le Français Georges Bugnet est venu au Canada en 1905. Il s'est établi à une centaine de kilomètres au nord-ouest d'Edmonton (Alberta), où il a cultivé la terre et rédigé de nombreux livres. Robert de Roquebrune est né au manoir de l'Assomption (Québec). Il a passé la plus grande partie de sa vie à Paris où il était archiviste. Maurice Constantin-Weyer, naturalisé canadien, vécut à Saint-Claude au Manitoba de 1904 à 1914. Il retourna en France pour servir dans les forces armées puis resta dans son pays d'origine où il écrivit une cinquantaine d'ouvrages et de nombreux articles. Trois auteurs, trois romans. Mais il y a autant de différences entre ces trois romans qui traitent de l'affaire «Riel» qu'entre les civilisations de l'Ouest canadien, du Québec et de la France.

Selon Paulette Collet, des auteurs non autochtones, tel Constantin-Weyer, sont à même de mieux comprendre une situation, de mieux voir un paysage lorsqu'il n'est pas trop familier. Ils ne sont pas bernés par les clichés, ni blasés par l'habitude. Les nouveaux venus

s'étonnent devant des coutumes, des croyances, des préjugés qui ont fini par devenir une seconde nature chez les autochtones. Et leurs livres étant publiés en France, les auteurs français osent dire ce que les Canadiens sont obligés de taire par crainte des foudres de l'Église et des autorités (Collet, 1984, p. 11).

Mais une telle affirmation mérite d'être nuancée: si les auteurs non autochtones ne sont pas bernés par les clichés socio-culturels du pays évoqué (ce qui est déjà discutable), en revanche ils importent

leurs propres clichés et ceux de leur pays d'origine. Cela est particulièrement évident en ce qui concerne l'image du clergé et des Amérindiens dans ces romans.

Ainsi une forme d'arbitraire et d'imaginaire s'introduit avec l'écriture. Le romancier choisit, tranche et découpe dans les faits historiques (ou remplit tout simplement certains vides) de sorte que l'Histoire sera ce qu'il choisira de présenter. Bugnet, Roquebrune et Constantin-Weyer choisissent tantôt la fiction tantôt une version confuse de l'arrière-plan historique afin de promulguer leur interprétation des faits. Reprenant une tradition qui remonte à cet épisode de *La Chartreuse de Parme*, dans lequel Stendhal interdit à Fabrice del Dongo la perspective privilégiée des généraux avec leurs lorgnettes, les romanciers décrivent les impressions de personnages-témoins qui n'aperçoivent qu'un coin du champ de bataille, qu'un épisode de la révolte. Une telle restriction de champ, ou focalisation, laisse le lecteur dans les ténèbres en ce qui concerne les motifs et le déroulement de la révolte dans son ensemble; elle élude l'enchaînement des faits historiques. Le lecteur pourrait alors suivre le conseil de Lévi-Strauss et se replonger au sein d'une histoire plus forte, d'une classe plus élevée, plus explicative. Mais comme nous l'avons indiqué, la valeur de ces romans ne réside pas dans leur degré d'exactitude historique. Dans les trois romans, les personnages-témoins véhiculent souvent le point de vue idéologique, propagandiste ou didactique de l'élite de l'époque, qu'elle soit anglophone ou cléricale. Cette restriction de champ élitiste présente nécessairement la révolte sous un jour peu favorable et réduit le roman au statut d'illustration, de démonstration que propose le romancier ou son représentant. Histoire et point de vue sont donc indissociablement liés dans *Nipsya*, *D'un océan à l'autre* et *La bourrasque*, mais de quelle démonstration s'agit-il?

Dans *Nipsya*, l'arrivée des Britanniques rompt l'équilibre écologique de l'Ouest, apporte un surcroît de maladies et de vices, dont l'ivrognerie surtout qui décime les populations autochtones. La révolte éclate en 1885 à la suite du mécontentement des Métis et des Amérindiens confrontés à la confiscation des terres et à l'absence de gibier. L'alliance interraciale entre Amérindiens et Canadiens français s'explique à son tour par le fait que l'Amérindien, aux yeux du voyageur canadien-français, est davantage un ami qu'un client dont il faut soutirer les fourrures. Comme l'indique un ancien voyageur:

On s'enrichissait pas comme la Hudson Bay, mais on faisait des amis et on avait du bon temps. Il n'y a pas de sauvage

aujourd'hui qui refuserait une pipe de tabac au Bonhomme Lajeunesse (Bugnet, 1988, p. 26).

et un Amérindien renchérit:

Nos pères se souviennent et nous ont dit que [...] les voyageurs, venaient pour échanger profitablement mais honnêtement les fourrures de cette contrée contre les choses utiles qu'ils apportaient [...] (Bugnet, 1988, p. 62)

Pourtant, dans ce roman qui prêche la bonne entente franco-amérindienne, il est quelque peu singulier que Mahigan, le jeune Amérindien traditionaliste, "le dernier des vrais Kris [sic]", se suicide et que son frère Mistatim épouse une Blanche. Quel commentaire indirect et concis de la part de Bugnet sur la destinée des Amérindiens!

Mais revenons à la révolte. D'après Nipsya, les Cris battraient facilement les "capots rouges", car les Amérindiens de sa race sont braves et adroits et accomplissent des faits qu'aucun Blanc ne pourrait faire. Cependant, comme l'explique le Métis Vital Lajeunesse, le chef des révoltés de la région du lac des Aigles, au nord de l'Alberta, cela ne suffit pas. La supériorité naturelle des Cris ne peut rien contre des canons. En dépit de l'inégalité des forces, Nipsya et Vital s'entendent pour dire que la bataille ne peut manquer d'arriver.

Si la révolte, et même la défaite, est inévitable, en revanche elle est nécessaire, car,

[...] avec les Anglais, il n'y a qu'un moyen, c'est de faire comme Louis-Joseph Papineau et William Lyon Mackenzie en Bas-Canada, dans mon jeune temps, et comme Louis Riel à la Rivière-Rouge en 69. L'Anglais, ça ne reconnaît que les forts (Bugnet, 1988, p. 52).

La révolte est donc vidée de tout élément tragique puisque le dénouement est connu et qu'il ne s'agit, en somme, que d'effrayer le gouvernement d'Ottawa pour que les pourparlers débloquent et que justice soit faite. La révolte se résume à une parade, à une cavalcade dans la prairie. On échange quelques coups de feu, puis on rentre tranquillement chez soi tandis que les Robes Noires arrangent tout.

— Mes amis, laissez-moi remercier au nom de tous: Monseigneur Vital Grandin, notre évêque et mon parrain, et le Père Lozée, le Père Lacombe, et les autres Robes Noires qui se sont toujours montrés les défenseurs de nos droits et qui ont obtenu par leurs paroles pacifiques autant peut-être que nous avons

conquis par les armes. C'est à eux que nous devons aujourd'hui de nous retrouver libres ici au lieu de languir dans une prison (Bugnet, 1988, p. 214).

Catholique pratiquant, voire militant, Bugnet mettait sa foi dans le clergé. Pourtant Bugnet lui-même vit la région qu'il habitait au nord de l'Alberta envahie par des Canadiens de l'Est, des Européens et des Américains, et les Métis refoulés dans l'isolement, le dénuement et la pauvreté. Bugnet ne pouvait ignorer de tels événements. Face à la tragique ampleur de la défaite métisse, comment concilier la justice divine et l'injustice humaine? Dans son roman, à la question pourquoi la France ne libère-t-elle pas le Canada, et pourquoi Dieu permet-il à ces "maudits protestants Anglais de gaspiller le Nord-Ouest?" (Bugnet, 1988, p. 115), une Robe Noire répond en reprenant certaines des théories émises par Mgr Paquet dans son discours sur la «Vocation de la race française en Amérique»:

De même que, au temps de Notre-Seigneur, l'empire romain avait réuni la plus grande partie de l'Ancien Monde sous une domination unique, par une langue unique pour le peuple, qui était le latin, et une langue unique, plus raffinée pour les lettres, qui était le grec, et aussi par des routes faciles et rapides d'un pays à l'autre, ainsi l'empire anglais fait aujourd'hui. Cette étendue et cette unité de l'empire romain aidèrent beaucoup à la diffusion et à l'unité du christianisme. Peut-être l'empire anglais prépare-t-il à son tour les voies du Seigneur, et il n'est pas impossible que le Canada y joue le rôle principal. La civilisation semble marcher de l'est à l'ouest comme le soleil. La voici qui, ayant envahi l'Amérique orientale, roule vers nous. Et déjà, par-delà le Pacifique, les peuples jaunes s'éveillent. Le Canada va devenir la grande artère et comme le cœur du monde. Sa position sur le globe rend ceci fort probable. Mais, me direz-vous, les Anglo-Saxons sont protestants. Oui. Néanmoins ils aident au christianisme et leurs innombrables sectes sont pourtant préférables au paganisme, et de beaucoup. Et voici que déjà nos frères protestants [...] cherchent à revenir à l'unité. Je ne serais pas surpris, que, lorsque luira le jour du Seigneur, notre Canada, avec la race et la langue anglaises pour le domaine des forces matérielles, et la race et la langue françaises pour le domaine de la pensée, soit le champ de bataille et de victoire d'où se lèvera l'unité chrétienne pour dominer le monde (Bugnet, 1988, p. 115-116).

Qu'importe l'infériorité économique, puisque ce qui compte avant tout, c'est la supériorité morale et intellectuelle, et qu'à ce

point de vue les Canadiens français, pour reprendre une expression utilisée par plusieurs, sont les Athéniens d'Amérique.

Si Bugnet transforme la défaite métisse en apologie chrétienne, Roquebrune a publié *D'un océan à l'autre* dans une collection française afin de dissiper les malentendus au sujet des "sauvages" et des "sang-mêlé". Dans l'avant-propos, l'auteur explique que les Canadiens ne sont ni des sauvages ni des Métis. Il n'y a pas, d'après lui, de sang-mêlé au Canada, sauf dans ce qu'était "la petite population métisse de l'Ouest canadien" (Roquebrune, 1924, p. 10), tandis que "les derniers Indiens achèvent de mourir dans leurs réserves où ils sont conservés comme des bibelots rares" (Roquebrune, 1924, p. 9).

[...] Il n'y a pas de sang-mêlé, [...] les Canadiens-français et les Canadiens-Anglais sont les deux grandes races qui habitent ce pays [...]

[...]

[...] Je serais donc heureux que ce livre-ci contribuât à faire comprendre aux étrangers que les Canadiens ne sont ni des sauvages ni des métis et qu'il fit connaître un peu ce que sont les vrais Canadiens et particulièrement les Canadiens-Français (Roquebrune, 1924, p. 9-10).

Certes, d'après le narrateur, "la petite race métisse" a raison de se révolter puisque le gouvernement tente de la déposséder de ses terres; en revanche, elle ne peut arrêter le progrès.

— Les métis, cela ne compte pas, dit Donald Smith tranquillement. La civilisation est plus forte que tout. Le temps est venu pour cette partie du monde d'être conquise. Dans quelques mois, nous aurons commencé les travaux du chemin de fer et dans quelques années il y aura partout dans la prairie, des villes, des villages, des terres cultivées. La Compagnie de la Baie d'Hudson a cessé de régner ici et de faire de ces régions sa réserve de fourrures. Désormais, le Nord-Ouest appartient au Canada et les Canadiens vont venir le coloniser, le peupler et l'habiter (Roquebrune, 1924, p. 48).

Comme l'indique Antoine Sirois, ce roman trahit

une double idéologie: celle de l'expansion du Canada de l'Est vers l'Ouest, par le moyen de la voie ferrée, et celle du rayonnement agricole et religieux des Canadiens français jusque dans l'Ouest du pays. Certains passages rappellent *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie dans leur invitation pressante aux jeunes "à répéter dans la Prairie de l'Ouest les gestes de leurs pères, les *habitants* colonisateurs de la vieille province de

Québec" [Roquebrune, 1924, p. 191] au lieu d'émigrer vers les États-Unis ou "de grossir le nombre des avocats" [Roquebrune, 1924, p. 147] (Sirois, 1980, p. 389).

Dans un tel contexte, il ne peut y avoir d'"Anglais menaçants", mais uniquement des Canadiens anglais qui s'expriment en français, qui admirent l'oeuvre des missionnaires catholiques et qui croient en l'action civilisatrice du Canada de l'Est. Il y a peu de divergences entre "civilisés". L'homme blanc, Canadien anglais ou Canadien français, irréprochable, se dresse contre les sang-mêlé et les Amérindiens. Et pour les besoins de la démonstration, le personnage de Riel est amoindri.

Il y avait beaucoup d'intelligence dans ce regard mêlé à une sorte de rêverie continue. On eût dit que Riel n'avait pas une vision nette et qu'il considérait toutes choses à travers un voile de brume (Roquebrune, 1924, p. 113).

— C'est un homme profondément religieux mais en lui le mélange de la race indienne avec le sang français semble avoir produit un déséquilibre. Il est mystique et son mysticisme est d'une nature parfois inquiétante (Roquebrune, 1924, p. 62).

Le personnage de Riel est déchiré entre la religion amérindienne et la religion catholique de sorte qu'il n'arrive jamais à se décider entre la révolte païenne et la soumission chrétienne. Ce dilemme est résumé par cette parole de l'Amérindien Ours, cornélienne à sa manière: "Les Pères défendent la vengeance, la révolte, tout ce qui fait l'honneur" (Roquebrune, 1924, p. 184). Dans ce roman, le clergé s'ingénie à protéger les Métis et les Amérindiens et à empêcher toute effusion de sang. Ainsi, lorsque Louis Riel demande à Mgr Taché de le bénir, le prélat devine l'astuce du Métis et refuse: "Tu veux que je te bénisse pour que votre révolte soit bénie et aussi vos vengeances" (Roquebrune, 1924, p. 183). Riel s'enfuit de l'église "comme un fou", sa révolte est désormais vouée à l'échec.

Enfin, le roman se termine dans la plus pure tradition *western*. Une jeune fille aux cheveux blonds est enlevée par des Cris qui célèbrent la fête du Soleil. Quelques Blancs, dont son fiancé, se lancent à leur poursuite et réussissent par leur courage et leur talent de persuasion à libérer la jeune fille. Dans le train qui va d'un océan à l'autre, le père Lacombe, ce grand partisan du chemin de fer de l'Atlantique au Pacifique, bénit le mariage des jeunes gens, alliance qui symbolisera la nouvelle terre à blé et la nouvelle race qui l'occupera.

Jusqu'à quel point les écrivains «canadiens» Bugnet et Roquebrune ont-ils été influencés par l'attitude strictement antirévolutionnaire du clergé catholique canadien-français? À titre d'exemple de cette attitude, notons que, au XIX^e siècle, dans ses mandements et lettres, Mgr Bourget dénonce toute révolte et exulte devant le bonheur de vivre sous le régime colonial anglais.

Les désastres causés par les révolutions sont si horribles qu'il faut ouvrir les yeux du peuple sur le malheur des nations qui ont passé par ces terribles commotions. Il faudra insister là-dessus, pour lui inspirer une vive horreur de ces révolutions, qui semblent faire le tour du monde. Que Dieu nous en préserve! (Costisella, 1968, p. 126)

Nous devons admirer la conduite de l'adorable Providence qui ne manque jamais de protéger ceux qui font leur devoir, en s'abandonnant aveuglément à ses soins maternels. Aussi, devons-nous à la justice et à la reconnaissance de dire ici que notre Canada, sous un gouvernement protestant, est un des pays du monde entier, où la religion Catholique s'exerce avec le plus de liberté, de décence et de pompe (Costisella, 1968, p. 132).

Et en 1867, Mgr Bourget impose comme un devoir à tous les catholiques l'obéissance au nouveau régime politique, celui de la Confédération.

Le changement de gouvernement n'a pas été pour nos pères, et ne peut pas non plus être pour nous une raison de résister au pouvoir existant [...] Un de ces vrais principes pour tous les catholiques sincères est donc [...] que tous les sujets sont obligés en conscience de se soumettre à tout gouvernement légitimement établi; et que ce serait un excès condamnable de travailler à le renverser par la violence ou tous autres mauvais moyens (Costisella, 1968, p. 135).

Dans le Nord-Ouest canadien, toute activité visant à renverser «l'oppression anglaise» et à établir un gouvernement indépendant métis et amérindien est considérée comme une hérésie. En 1885, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert (Alberta), s'est efforcé de contrecarrer l'influence de Riel et de miner son emprise sur la population métisse. Dans une circulaire du clergé, il écrit: "Jamais nous ne pourrions appuyer une révolution" (Lalonde, 1984, p. 80). Et Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, écrit à Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières: "Que le Journal des Trois-Rivières ne prenne pas fait et cause pour Riel. C'est un misérable fou et un sectaire" (Rumilly, 1945, p. 295). Une importante partie des missionnaires catholiques du Nord-Ouest (tels les Pères André,

Fourmond et Leduc) portent les mêmes condamnations (Costisella, 1968, p. 207).

L'affaire Riel révèle donc la même alliance du trône et de l'autel en 1885 dans le Nord-Ouest qu'en 1837-1838 au Bas-Canada: appui inconditionnel du haut clergé et même de missionnaires à l'autorité coloniale, dénonciations extrêmement violentes de l'insurrection, acte impie qui offense Dieu, et presque la joie sadique de savoir que Riel se balancera au bout d'une corde (Costisella, 1968, p. 209).

En somme, le clergé de l'époque ne fait que reprendre la thèse régaliennne de Bossuet que l'on peut résumer en quelques phrases: les sujets n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances respectueuses, sans mutinerie et sans murmure, et des prières pour leur conversion (Bossuet, 1967, p. 201).

Dans leurs romans, Bugnet et Roquebrune soumettent les Métis à l'autorité cléricale, mais Constantin-Weyer présente le clergé de manière tout à fait particulière. Dans *La bourrasque*, roman pour lecteurs français en mal d'exotisme, le personnage de Riel manque de consistance, de cohérence. Grand coureur de jupons au début du roman, Riel, vers les dernières pages du roman, devient un héros tragique.

Nous retrouvons dans ce roman, certaines caractéristiques propres au «style» Constantin-Weyer: la croyance en la supériorité de l'homme du Nord, dans ce cas précis, du Britannique sur les Métis; la description de prêtres à l'esprit étroit et obscurantiste; l'impossibilité du bonheur et de l'entente entre l'homme et la femme, celle-ci étant réduite à ses attributs physiques.

Constantin-Weyer insiste beaucoup sur le rôle de l'hérédité et, avec un peu trop de facilité, explique la conduite de Riel tantôt par son ascendance française, tantôt par son ascendance amérindienne. Ainsi, par amour pour madame Hamarstyne, sa maîtresse anglaise, Riel accepte de grâcier Thomas Scott, mais il oublie l'heure entre les bras de celle-ci et Scott est fusillé. Chez Riel et les Métis, tout ce qui relève de l'esprit est d'inspiration française tandis que tout ce qui relève des sens est d'inspiration amérindienne.

[...] il était à la tête d'une bonne centaine de cavaliers bien montés, bien armés et qui poussaient des cris joyeux à la pensée d'une bataille prochaine.

Le sauvager reparut immédiatement en eux. Il en était toujours ainsi lorsqu'il s'agissait de la guerre, de chasse ou d'amour! (Constantin-Weyer, 1925, p. 68)

À l'entendre parler tortures, Riel se révélait physiquement un fils des Sioux et des Crees [sic]. De la façon la plus curieuse du monde, ses yeux se bridèrent et à eux seuls abolissaient toute trace du sang français. Parallèlement, son âme devenait barbare; une ivresse le saisissait, un éblouissement, plus exactement, comme s'il eût été entraîné dans une danse autour du feu d'enfer, où son imagination se représentait un supplice éternel aux Anglais (Constantin-Weyer, 1925, p. 130-131).

Dans ce roman, la révolte des Métis s'expliquerait par le mépris des Orangistes.

Orangistes tous deux, ils se faisaient part de leurs espérances mutuelles de délivrer l'Ouest canadien de la superstition catholique et de la langue française, et d'apprendre aux métis qu'un sang mêlé [sic] n'est qu'un chien (Constantin-Weyer, 1925, p. 31).

[...] et promettant à ce dernier [un Orangiste] que, dès l'arpentage fait, *les loges de l'Ontario enverraient dans la nouvelle colonie une émigration «of the good kind»* (Constantin-Weyer, 1925, p. 64-65).

Mais ce mépris varie selon la race en question. On est toujours le colonisé de quelqu'un. Et les Amérindiens se retrouvent au bas de l'échelle sociale.

Ils [les chefs cris] se ressemblaient tous entre eux avec le même crâne en pain de sucre (non raffiné) contreplaqué de cheveux collés par de la graisse rance, avec le même front bas et plat, avec les mêmes yeux en fente oblique dans lesquels il eut été ridicule de perdre son temps à vouloir introduire une pièce de dix sous, avec le même nez épaté, aux narines percées, face à toutes les curiosités perverses, avec les mêmes bouches lip-pues, avec les mêmes pommettes saillantes, avec les mêmes mâchoires exagérées (Constantin-Weyer, 1925, p. 237).

Enfin, si, dans *Nipsya*, le clergé aide les Métis, dans *La Bourrasque*, des prêtres hargneux précipitent leur chute. Il est clairement indiqué dans ce roman qu'il ne s'agissait pour le haut clergé que de préserver la religion catholique, le sort des Métis importait peu.

Le courrier lui [Riel] apprenait l'arrivée prochaine de Mgr Taché, muni de pleins pouvoirs. Le clergé obtenait naturellement satisfaction entière en ce qui concernait la question des écoles catholiques subventionnées par le gouvernement. Les métis obtenaient un demi-quart de satisfaction: une illusoire compensation en terres. À lui, Riel, ainsi qu'à Lépine on laissait entrevoir l'exil...

- ~ Pour la première fois, il mettait en doute l'infailibilité du clergé; ainsi, Rome avait, aux dépens de la France, fait le jeu de l'Angleterre protestante... (Constantin-Weyer, 1925, p. 185-186)

Et le roman se termine avec le vol des terres des Métis et la pendaison de Riel.

Constantin-Weyer a brossé un portrait pittoresque du Métis: vulgaire, rusé, gouaillieur, superstitieux, bravache et ivrogne. Bugnet en revanche a désiré présenter un Métis catholique, capable d'apporter à la pratique de sa religion un zèle et un ascétisme qui frise le fanatisme. Enfin, d'après Roquebrune, le petit peuple peu intéressant des Métis sera balayé par la civilisation blanche.

Au risque de perdre de l'intelligibilité historique, ces romanciers renoncent aux explications et aux vues panoramiques, à la fonction proprement historique du récit, et par l'intermédiaire de personnages-témoins fictifs, tels Nipsya, Vital Lajeunesse et madame Hamarstynne, véhiculent les idées qu'ils veulent proposer ou imposer. Ce n'est pas l'intelligibilité des faits historiques qui importe – par exemple, Winnipeg n'était pas menacé en 1885, le gouvernement fédéral n'a pas tenu sa promesse au clergé de protéger les droits de propriété des Métis, les Cris n'enlèvent pas de femmes blondes pour célébrer la fête du Soleil, etc. –. De plus, il n'y a pas de fait historique qui ne soit à recréer par une analyse et une perspective nouvelles: la fiction, qui se veut réaliste et qui puise aux sources historiques, illustre parfois cette trahison que le romancier fait à l'Histoire pour la détacher des interprétations et des intérêts antérieurs et l'intégrer à sa propre vision. Ce qui suscite l'intérêt n'est pas la fidélité aux faits, mais l'idée que les romanciers se font des événements. Nous reprendrons donc notre énoncé: ce qui importe dans ces romans n'est pas l'intelligibilité des faits historiques, mais leur transformation en éléments propagandistes.

À la suite des théories émises par Susan Suleiman (1977) et Albert Halsall (1984), nous pouvons considérer ces trois romans comme porteurs d'un enseignement tendant à démontrer la validité (ou l'absence de validité) d'une doctrine puisqu'ils sont formés de propositions à fonction persuasive combinées avec des récits offerts comme preuve ou «exemple» de ces propositions.

Propositions:

1. Dieu protège ceux qui croient en lui (*Nipsya*).
2. La petite nation métisse ne peut ni ne doit arrêter le progrès (*D'un océan à l'autre*).

3. Les Métis forment une race inférieure (*La bourrasque*).

Exemples (ou preuves qui soutiennent ces propositions):

Les révoltes des Métis dans l'Ouest canadien.

Il s'agit donc d'infléchir la pensée des hommes et de réinterpréter l'Histoire en racontant des «histoires». Dans ce cas, le discours révolutionnaire dans les romans étudiés est un discours antirévolutionnaire: la révolte métisse était nécessairement vouée à l'échec. Les Métis n'ont ni l'intelligence ni la force nécessaire pour vaincre dans *La bourrasque*. Seule la soumission à l'autorité cléricale, dans *Nipsya* et *D'un océan à l'autre*, peut assurer une certaine protection aux Métis et aux Amérindiens. Riel lui-même devient une figure à la fois pathétique et tragique, le symbole de ce qui ne pouvait être qu'un échec, la révolte étant menée par un Métis, un demi-civilisé, un demi-sauvage.

D'ailleurs, il est difficile à ces écrivains d'écrire sur le sujet. Face aux Métis et aux Amérindiens, il est préférable de croire que leur «sacrifice», voire leur élimination, ne fut pas inutile, mais qu'il était nécessaire pour des raisons historiques, civilisatrices, qu'il était nécessaire à l'avènement du rêve canadien *d'un océan à l'autre*, comme l'indique le titre du roman de Roquebrune. Ou que la révolte ne fut qu'un coup de vent impétueux de courte durée, comme l'indique le titre du roman de Constantin-Weyer. Les Métis et les Amérindiens devaient disparaître pour le plus grand bien de la nation canadienne.

Toute révolte est donc inutile, mieux vaut alors se soumettre à l'inéluctable, à la volonté de Dieu. Le droit des Blancs à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur a supplanté celui des races de couleur de sucre non raffiné (comme l'écrit Constantin-Weyer) à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur.

À quoi servent ces romans? À prêcher la vocation providentielle des Canadiens français, à célébrer l'oeuvre civilisatrice canadienne ou à décrire un épisode à la fois amusant et tragique de l'histoire canadienne, mais certainement pas à entretenir un discours révolutionnaire. Et nous terminons sur cette dernière citation, tirée *D'un océan à l'autre*, où le colonel de Salaberry exprime son dégoût pour la révolte métisse:

– Cet homme ne sait pas lire [...]

– Plût à Dieu que tout [*sic*] les métis fussent comme celui-ci. Malheureusement, il en est qui, comme Riel, savent très bien lire. C'est pourquoi nous avons tant de difficultés à les calmer

et à les persuader. Ils ont sucé avec une demi-instruction, je ne sais quelles idées révolutionnaires absurdes (Roquebrune, 1924, p. 111).

NOTES

1. Seul *D'un océan à l'autre* peut être considéré comme un roman historique, les deux autres étant surtout des romans avec une toile de fond historique mais très romancée. Cependant il sera intéressant de voir comment les trois auteurs ont pu puiser à cette même source historique pour cadrer l'action. (Note de la rédaction)

BIBLIOGRAPHIE

- BAGULEY, David (1983) "Le récit de guerre, narration et focalisation dans *La Débâcle*", *Littérature*, n° 50, p. 77-89.
- BOSSUET, Jacques-Bénigne (1967) *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, Genève, Droz, 342 p.
- BUGNET, Georges (1988) *Nipsya*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 216 p.
- COLLET, Paulette (1984) *Les Romanciers français et le Canada (1842-1981)*, Sherbrooke, Naaman, 166 p.
- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1925) *La Bourrasque*, Paris, F. Rieder, 249 p.
- COSTISELLA, Joseph (1968) *L'esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française de 1837 à la fin du XIX^e siècle*, Montréal, Beauchemin, 316 p.
- GROULX, Lionel (1944) *Louis Riel et les événements de la Rivière-Rouge en 1869-1870*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 23 p.
- HALSALL, Albert (1984) "Le roman historico-didactique", *Poétique*, n° 57, p. 81-104.
- JARRETY, Michel (1982) "Valéry: l'Histoire, écriture d'une fiction", *Poétique*, n° 49, p. 71-82.
- LALONDE, André N. (1984) "The Attitude of the Roman Catholic Clergy Towards the Rebellions in 1870 and 1885", *Native Studies Review*, Vol. 1, n° 1, p. 78-81.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962) *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 395 p.
- LUSSIER, Antoine (1982) "Les rapports entre les Bois-Brûlés et les Canadiens français au Manitoba depuis 1900", *L'État de la recherche et de la vie française dans l'Ouest Canadien*, Saint-Boniface, CEFECO, p. 73-86.
- MABLY, Gabriel Bonnot de (1982) "L'historien, le romancier, le poète", *Poétique*, n° 49, p. 5-12.

- MORISSET, Jean-Maurice (1989) "Louis Riel, écrivain politique, écrivain des Amériques", *Écriture et Politique*, Edmonton, University of Alberta Press, p. 47-67.
- ROQUEBRUNE, Robert de (1924) *D'un océan à l'autre*, Paris, Aux Éditions du Monde Nouveau, 254 p.
- RUMILLY, Robert (1945) *Monseigneur Laflèche et son temps*, Montréal, Simpson, 460 p.
- SAVARD, Félix-Antoine (1970) *Ménard, maître-draveur*, Montréal, Fides, 215 p.
- SIROIS Antoine (1980) "D'un océan à l'autre", *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome 2: 1900 à 1939, Montréal, Fides, p. 388-389.
- SULEIMAN, Susan (1977) "Le récit exemplaire, parabole, fable, roman à thèse", *Poétique*, n° 32, p. 469-489.